

Ainsi, je me trouvai seul et livré à mes réflexions. Il était à peu près deux heures de la nuit quand j'aperçus deux hommes venir à moi. Je les reconnus bientôt ; ils étaient des miens ; ils avaient su s'échapper ; ils m'avaient vu, ils me cherchaient ; ils venaient me trouver : l'un d'eux connaissait le pays.

Comment n'aurais-je pas reconnu l'effet frappant de la divine Providence ? Je le sentis dans mon âme. Je rendis grâce à la main qui daignait me protéger , et je m'abandonnai avec confiance à ses soins. Heureux, me dis-je, en moi-même , si elle me réserve pour être l'instrument de ses desseins , lorsque confondant enfin le crime et ses auteurs, elle fera rentrer dans la grâce la France assez punie !

Je dois couvrir du secret le plus profond tout ce qui est relatif à ma longue marche , à ma direction sur différents points et aux personnes vertueuses qui m'ont secouru. Les nommer, donner seulement des indices , serait appeler sur leurs têtes la vengeance des monstres qui punissent la vertu, et n'honorent que le crime. Cette considération m'a souvent arrêté dans le cours de ce récit. Que de Lyonnais , dont je vous aurais fait connaître les noms et les traits héroïques ! Je n'ai hasardé que ceux des infortunés que je crois avoir péri.

Pendant neuf jours entiers je courus à chaque instant le danger d'être pris avec mes deux camarades. Couchés pendant le jour dans les bois, nous n'osions marcher que la nuit, allant presque au hasard, et évitant les chemins et les maisons. Nous avons souvent entendu passer près de nous de ces féroces paysans qui allaient à la chasse des Lyonnais ; souvent nous avons entendu les cris de ceux qu'ils découvraient , et le bruit du coup qui les assassinait.

Nous souffrîmes encore l'horreur de la faim et de la soif. Réduits au sort de ces animaux redoutés , qui, affamés, vont chercher leur proie dans l'obscurité des ténèbres, nous fûmes obligés d'errer pendant la nuit pour découvrir des aliments